

EXILÉES

PARCOURS DE FEMMES

ÉLISA DALMASSO

JFE

JACQUES FLAMENT EDITIONS

ISBN : 978-2-36336-275-9

Dépôt légal : 3^e trimestre 2016

© JACQUES FLAMENT ÉDITIONS
44, rue principale - 08380 La-Neuveville-aux-Joûtes
www.jacquesflamenteditions.com

Le code de la propriété intellectuelle interdisant copies et reproductions destinées à une utilisation collective, toute représentation, toute reproduction partielle ou intégrale faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement écrit de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Donner une voix à ceux qui n'en ont pas,
je crois que c'est ça la responsabilité de l'écrivain.*

JIM HARRISON
Lire, Octobre 2015

*Je les ai vues.
Elles,
leurs visages aux bleus camouflés.
Elles,
leurs meurtrissures cachées entre les cuisses,
Elles,
leurs rêves capturés, leurs mots muets,
Elles,
leurs sourires fatigués.*

*Je les ai vues
toutes
passer dans la rue
âmes aux pieds nus,
regardant derrière elles,
inquiètes d'être suivies
par les pieds de la tempête,
voleuses de lune
elles traversent,
déguisées en femmes normales.
Personne ne peut les reconnaître
sauf celles qui leur ressemblent.*

MARAM AL-MASRI
Les âmes aux pieds nus
in Couleurs femmes, Le Castor Astral, 2010

INTRODUCTION

Nous les croisons, parfois, dans la rue ou dans le métro. Ce pourraient être des femmes qui s'en vont retrouver leur famille après une journée de travail ou quelques courses. Rien ne les distingue des autres, pas même leur regard las, et nous passons notre chemin sans soupçonner la souffrance tapie derrière leurs visages muets.

Certaines, pourtant, viennent de très loin. Ont abandonné enfants, famille, maison, pays, pour sauver leur vie menacée ou tenter d'échapper à la misère. Elles sont là, parmi nous mais pas tout à fait des nôtres, en attente de papiers, d'un statut, du droit de vivre enfin en paix.

Je voulais depuis longtemps rencontrer ces femmes venues d'ailleurs. Essayer de comprendre ce qui les avait poussées à prendre, souvent seules, le chemin de l'exil. Car, aussi curieux que cela paraisse, des femmes abandonnent tout et partent, sans famille ni mari, pour un voyage vers l'inconnu. Vers un pays où elles seront, sans doute, plus seules que dans leur pays d'origine, simplement pour ne pas mourir, ne plus subir la misère ou de nouvelles persécutions.

Je parlais de l'*a priori* que les femmes sont souvent les premières victimes. Qu'en plus des malheurs de leur peuple, elles subissent durement le fait d'être nées femmes et non hommes. Une double peine, en quelque sorte, liée à leur sexe.

EXILÉES

Je voulais les rencontrer non par voyeurisme mais pour témoigner. Devenir à mon tour passeur, non pas de ceux que certaines ont subis mais un passeur de mots, passeur de maux, qui ferait évoluer positivement le regard que nous portons sur elles. Vision utopiste, sans doute, mais que serions-nous s'il n'y avait eu de par le monde des fous utopistes ?

Je m'adressai donc à *La Cimade* dont les représentants me réservèrent un accueil compréhensif et chaleureux. On me proposa d'assister à un groupe de parole : quelques femmes réunies pour parler à bâtons rompus de problèmes rencontrés. On m'avait présentée. Elles savaient pourquoi j'étais là : je voulais écrire un livre relatant le parcours de femmes comme elles, leur histoire personnelle, si elles voulaient bien me faire confiance.

Ce premier contact m'intimidait. Je me demandais soudain si j'avais le droit d'être là. Trop facile de se donner bonne conscience en écrivant un livre sur le malheur des autres tout en sachant que l'on va ensuite rentrer chez soi, retrouver son confort, sa petite vie de privilégiée tandis qu'elles retourneront dans des foyers et, peut-être même, à la rue.

À la fin de la séance, certaines sont venues m'embrasser : « On a été contentes de te rencontrer. Tu peux revenir la prochaine fois. » Elles m'accordaient donc leur confiance, à moi qu'elles ne connaissaient pas. Je me sentais particulièrement émue.

Les semaines ont passé. J'étais sans nouvelles et commençais à penser qu'elles avaient changé d'avis lorsque je reçus un message d'une bénévole de l'association : trois prénoms de femmes africaines et trois numéros de téléphone. Celles-là voulaient bien me rencontrer individuellement pour me raconter leur parcours. L'une d'elles appartenait à ce groupe de parole. Les autres m'étaient inconnues.

INTRODUCTION

Je leur téléphonai donc, un peu hésitante. Oui, oui, elles m'attendaient ; elles allaient parler. Nous prîmes rendez-vous... On me mit ensuite en relation avec d'autres femmes. Certaines me donnèrent des rendez-vous auxquels elles ne vinrent pas, reportèrent à plusieurs reprises, finirent par annuler... Comment en vouloir à celle qui se dérobe parce qu'elle n'a plus la force de raconter le massacre de sa famille ou les violences qu'elle a subies ? Il faut savoir tout simplement respecter ce silence.

Ce sont finalement sept témoignages que j'ai recueillis.

J'avais initialement envisagé d'interviewer des personnes en provenance de diverses régions du globe. Le hasard a fait que je suis d'abord entrée en contact avec des femmes africaines dont le nombre s'accroissait de semaine en semaine. J'ai décidé de leur consacrer cet ouvrage. Il se peut qu'un autre volume s'attache, un jour, à d'autres cultures.

Il n'y eut parfois qu'une seule rencontre – ce fut le cas pour Chantal et Laura qui ne souhaitaient pas se livrer davantage – parfois deux, quand une femme qui ne réussissait pas à s'exprimer du premier coup disait vouloir me revoir.

Les récits sont d'inégale longueur... Certains pourraient sembler plus terribles que d'autres. Il n'y a pas de hiérarchie de la douleur. Il n'y a pas de petite détresse. Le parcours de ces femmes a engendré souffrance, frustration, désespoir, sentiment d'injustice... Chaque cas est digne du même respect.

J'ai tenu à présenter les faits bruts et fait le choix de m'effacer derrière les propos recueillis. Pas de prise de position de ma part. Pas d'analyse. Au lecteur de se faire sa propre opinion. Je me suis contentée de retranscrire les paroles des femmes, modifiant seulement parfois une tournure syntaxique lorsque celle qui me faisait face s'exprimait dans un français trop hésitant. Les propos de Laura,

EXILÉES

nigériane et donc anglophone, ayant été traduits de l'anglais, j'ai cherché ce qui me semblait la traduction la plus proche de ce que j'avais entendu.

Il y a des silences quand les images qui remontent à la mémoire sont trop douloureuses ou que l'on hésite à dévoiler ce qui génère un sentiment de honte. Ainsi Maria parle peu la première fois, soupire, dit que c'est trop dur. Elle se livre par paliers. La seconde fois, elle rit et me fredonne une chanson au moment où je la quitte.

Il se peut qu'il y ait ce qui peut apparaître comme des confusions de dates, des interprétations erronées sur le plan politique ou socio-économique du pays. Le parti Casa s'est-il créé ainsi que le dit Maria ? Cellou Dalein Diallo est-il le sauveur comme le croit Fatoumata ? Je me refuse à prendre part à ce débat. C'est leur perception du monde, avec tout ce qu'elle a de personnel et peut-être de défaillant.

Bien que certaines fussent prêtes à témoigner sous leur véritable identité, j'ai tenu à donner à chacune un nom d'emprunt, troquant leur prénom contre un autre très répandu dans leurs pays d'origine, afin d'ôter un indice qui permettrait de les retrouver et donc peut-être de s'approcher de celles qui ont tenu à l'anonymat.

J'ai gommé également la plupart des indications de lieu : noms de villes, noms d'associations ou de foyers liés à une région particulière qui permettraient de découvrir où ces femmes se trouvent actuellement. Certaines sont en danger, recherchées par un ennemi ou un ancien compagnon. C'est pour cette raison également que j'ai tenu à effectuer cette collecte de témoignages loin de mon propre domicile, afin qu'on ne puisse pas établir un rapprochement entre mon adresse et leur lieu de séjour. J'ai donc parcouru des kilomètres et réservé des chambres d'hôtel dans des villes éloignées de ma résidence. Ceci me semblait essentiel pour les protéger.

INTRODUCTION

Elles ont aujourd'hui entre trente et soixante ans. Vivent seules ou avec leurs enfants. Elles sont là parmi nous, blessées, mais debout et dignes.

« Si nous pouvons parfois renverser la charge de culpabilité, la charge de honte, en rappelant à ces femmes que ceux qui devraient ressentir de la culpabilité, de la honte, du remords, ce sont ceux qui ont profité d'elles d'une façon ou d'une autre, alors nous aurons fait quelque chose de bon, car nous les aurons un peu apaisées et nous leur aurons rendu justice. » (David S., bénévole à *La Cimade*)

ÉLISA DALMASSO